

Éditions Locart

Emilien Tracol

La question des origines ou les preuves de l'existence de Dieu

Approfondissement et étude de la pensée de
Claude TRESMONTANT

Résumé

État actuel et non fini du dossier : janvier
2025

Article humain dont le résumé ci-dessous est basé sur une synthèse IA, quoique corrigé et reformulé par l'auteur. Aucune idée ni raisonnement n'est d'origine IA.

Nous vivons dans un temps qui se croit volontiers délivré des anciennes questions, comme si le progrès de la technique et le prestige des sciences expérimentales avaient rendu caduques les interrogations les plus hautes. On nous répète que la métaphysique appartient à un âge révolu, que la question de Dieu relève de la foi, du sentiment ou du vestige culturel, mais non de la raison. Et pourtant, il nous semble que cette assurance moderne repose moins sur un dépassement réel de ces questions que sur un refus de les poser. Car l'interrogation sur l'origine demeure, entière et obstinée : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi le monde existe-t-il ? Pourquoi existe-t-il ainsi, avec ces lois, cette structure, cette évolution ? Tant que ces questions subsistent, il n'est pas permis de décréter qu'elles sont sans pertinence, puisqu'elles reviennent sans cesse ! Il faut au contraire les prendre au sérieux, et les soumettre à l'examen le plus rigoureux. C'est cette ambition à laquelle s'attèle la science métaphysique : non pas à un jeu de concepts suspendus dans le vide, mais à une enquête rationnelle sur l'Être et les êtres (titre d'un ouvrage de Maurice Blondel), sur l'origine des choses, leur nature et leur fin. Loin de s'opposer à la science, la métaphysique prend appui sur elle ; mais là où la science décrit comment les choses fonctionnent, cette « philosophie première » demande pourquoi elles sont.

Il faut ici dissiper un malentendu décisif. Beaucoup identifient encore la métaphysique à des raisonnements à priori, détachés de l'expérience, où l'on partirait d'une définition abstraite de Dieu pour prétendre en déduire son existence. C'est cette voie que nous discutons longuement dans notre article, à propos de saint Anselme et de Descartes, pour en montrer l'insuffisance : on ne tire pas une existence réelle d'une simple idée, même admirablement construite. Le passage de l'essence pensée à l'être réel demeure infranchissable si l'on reste enfermé dans les opérations de l'esprit. Plus, il y a erreur à croire, comme le font ces preuves à priori, que l'idée d'un Dieu parfait serait moins que cet Être vraiment existant. Il s'agit du même être, et donc il n'y a aucune contradiction à ce qu'il n'existe pas en réalité. Aussi, la critique kantienne touche juste lorsqu'elle dénonce les illusions d'une métaphysique coupée du réel. Mais elle devient à son tour fautive lorsqu'elle conclut de l'échec de cette métaphysique particulière à l'impossibilité de toute métaphysique. Car il existe une autre méthode, une autre voie pour la métaphysique, plus exigeante et plus solide : partir non de concepts imaginés, mais du monde lui-même, de ce que les sciences nous apprennent de l'Univers, de sa structure, de

son histoire, de ses transformations, et en tirer les conséquences rationnelles qu'elles appellent. La vraie rationalité ne consiste pas à faire tourner la pensée sur elle-même, mais à ajuster notre jugement au réel.

De là découle une distinction fondamentale entre deux ordres de causes. Les sciences expérimentales étudient les causalités physiques, matérielles, temporelles : elles montrent comment les phénomènes s'enchaînent, comment une structure se forme, comment une cellule fonctionne, comment les éléments de l'Univers se combinent. Mais, comme le rappelle Tresmontant, les sciences ne répondent pas à la question de savoir pourquoi il y a ces phénomènes, pourquoi il y a ces lois, pourquoi il y a cette évolution. Les sciences expérimentales décrivent tout ceci que nous nommons « causes secondes » ; elles n'atteignent pas encore la cause première. Pour le dire autrement, c'est comme si elles analysaient les pigments et les agencements de couleurs d'un tableau, sans jamais expliquer comment un tel agencement de couleur a pu se faire. Nous avons donc besoin d'une étape de réflexion supplémentaire, non pour contester les sciences de l'expérience, mais pour prolonger leur travail, et là où elles s'arrêtent. L'existence du monde et de ses processus ne réclame pas qu'une explication d'un point de vue historique et compositionnel, mais également de pourquoi il lui arrive cette histoire et de pourquoi il est ainsi composé.

Le premier point de cette enquête est d'une évidence presque austère : le néant n'est pas l'origine des choses. Rien ne naît de rien. Le non-être absolu ne peut produire l'être. Ce principe, qu'a remis à l'honneur Tresmontant dans cette formulation percutante, mais que la philosophie tient depuis Parménide, demeure une évidence première difficilement contestable. S'il y a de l'être aujourd'hui, c'est qu'il y a toujours eu de l'être sous une certaine forme ; si le néant « avait été » (chose absurde, mais posée ici comme hypothèse), rien n'aurait jamais été. Mais puisque des êtres existent, il y a toujours eu quelque chose qui a existé. Or les êtres que nous rencontrons dans l'expérience — choses matérielles, vivants, personnes — ne sont pas éternels. Ils apparaissent, changent, disparaissent. Ils ne portent donc pas en eux-mêmes la raison suffisante de leur existence. Ce sont des êtres contingents, en devenir, et cela même les désigne comme venant d'un autre. Ils demandent une cause, non pas que pour satisfaire l'intelligence humaine, comme on entend trop souvent, mais pour satisfaire leur existence que l'on observe ! Le simple constat que les êtres matériels changent et qu'ils ne sont pas leur propre fondement nous oblige à chercher ailleurs l'origine de leur être, leur cause.

La première « propriété » de cette cause est alors claire : elle doit être éternelle. Car si tout ce qui existe provenait d'une chaîne infinie d'êtres dépendants les uns des autres, on n'expliquerait jamais l'existence de l'ensemble ; on ne ferait qu'étendre la difficulté à l'infini, car il faudrait expliquer tous ces êtres, cette infinité d'être, et nous resterions sans réponse à la question posée : d'où viennent ces êtres ? Il faut donc un être qui ne tienne pas son existence d'un autre, qui ne soit pas dérivé de quelque chose, qui soit la source même de son être. Cet être premier ne peut être qu'unique, absolu, sans dépendance, sans commencement. C'est à cette condition seulement que l'origine des choses cesse de retomber dans l'absurde hypothèse du néant. Cet être éternel et premier est donc nécessaire.

Reste alors à savoir si cet être absolu peut être l'Univers lui-même. C'est ici que l'argumentation de Tresmontant prend appui sur les données contemporaines de la cosmologie, que nous-mêmes avons actualisé. L'Univers que nous connaissons n'est pas éternel. Sa composition, son expansion, l'irréversibilité de ses processus physiques, tout indique qu'il a une histoire, un âge, et qu'il n'est pas de toute éternité. Son stock d'énergie n'est pas infini ; l'hydrogène se transforme, les étoiles se consomment, la matière évolue selon des processus qui impliquent un commencement et une fin. À cela s'ajoute la théorie du Big Bang, devenue cadre désormais incontournable de l'astrophysique moderne : l'Univers observable a un passé fini, environ 13,8 milliards d'années, et son déploiement actuel suppose un commencement. Dès lors, il n'est pas l'Être nécessaire, il n'est pas autosuffisant. Car s'il était unique, seul, comme le pense l'athéisme, n'étant pas éternel, alors il faudrait admettre qu'avant lui il n'y avait rien — autrement dit, que l'être provient du néant. Ce qui est impossible. L'Univers ne peut donc être la cause des choses et des êtres qu'il contient. Il dépend d'un autre que lui, d'un être supérieur à lui, éternel et absolu. C'est cela que les hommes nomment Dieu.

Mais notre article ne s'arrête pas à l'origine du monde ; nous souhaitons encore expliquer l'origine de l'évolution de l'Univers. Car l'Univers n'est pas que des êtres, statiques et immuables, il est une évolution permanente, et de cette évolution aussi il faut trouver l'origine. Il faut encore comprendre pourquoi cet Univers se déploie, se complexifie, fait surgir du nouveau. Le peut-il tout seul, par ses propres forces ? Là encore, la science décrit admirablement les mécanismes, mais elle ne répond pas à cette question. Pour répondre à cette question de l'origine de l'évolution, il faut discerner deux caractéristiques de cette dernière : la complexification croissante des structures de l'Univers, et celui de l'apparition de véritables

nouveautés, comme la vie puis la pensée. Or ces deux traits demandent, si nous raisonnons bien, une cause supérieure à la simple succession des phénomènes matériels.

On invoque souvent le hasard pour expliquer cette montée de la complexité. Mais cette explication est jugée insuffisante pour deux raisons. D'abord parce que le hasard n'est pas un être : il n'agit pas, ne crée pas, ne fonde rien ; il n'est que le nom donné à une modalité de certains phénomènes déjà existants. Dire que les choses adviennent par hasard, ce n'est en fait rien expliquer : ni l'existence de ces choses, ni par qui ou par quoi elles sont advenues. Le hasard n'est pas une cause, car le hasard n'est pas une personne. Ce n'est qu'une modalité de la cause. Ensuite le hasard est impossible parce que l'évolution observable ne ressemble pas à une dérive aveugle. Elle manifeste une intelligibilité, une organisation, une cohérence croissante. L'appel au hasard ne fait donc que masquer le problème au lieu de le résoudre. Si l'évolution produit des formes de plus en plus complexes, si elle fait émerger des structures ordonnées, il faut bien qu'à sa source se trouve autre chose qu'un pur jeu sans sujet ni orientation.

L'alternative est alors nette : ou bien l'évolution de l'Univers s'explique par elle-même, et il faut lui attribuer implicitement une intelligence créatrice ; ou bien il ne peut pas expliquer sa propre évolution, et cette intelligence ne lui appartient pas en propre, et il faut la rapporter à un être supérieur. Or nous ne pouvons, par honnêteté intellectuelle, prêter à la matière ce qu'elle ne montre nulle part posséder. La matière, telle que la physique nous la donne, n'est ni un sujet unifié, ni une personne, ni une intelligence, ni une conscience créatrice. Lui attribuer en propre l'origine des lois intelligibles et du dynamisme de l'évolution revient, en réalité, à diviniser le monde. Le refus de Dieu reconduit alors, sans le dire, à une forme de panthéisme. Plus cohérente avec la nature des choses serait que de reconnaître une intelligence transcendante, présente à l'origine de l'Univers comme à l'origine de son évolution permanente.

Le dernier argument sur l'apparition de nouveautés dans l'Univers confirme encore la conclusion tirée. En effet, il est admis que personne ne peut se donner ce qu'il n'a pas. Si les premiers états de l'Univers sont dépourvus de vie et de pensée, comment pourraient-ils être, par eux seuls, la source suffisante de la vie et de la pensée ? Si l'on affirme que l'Univers se donne à lui-même des propriétés radicalement nouvelles, on prétend qu'il s'est donné ce qu'il n'avait pas. L'apparition de nouveau dans l'Univers — et non plus seulement sa complexification — oblige donc à dire qu'il n'est pas l'origine de son évolution, car il se donnerait ce qu'il n'avait pas à la base. Or il est entendu que la condition pour être origine de quelque chose, c'est d'avoir

en soi la capacité de produire ce que nous produisons. L'Univers n'ayant pas en lui de vie ou de pensée, il est inconcevable qu'il soit l'origine de la vie et de la pensée.

En fait, quand un changement s'opère il suppose un principe qui ne soit pas emporté dans le flux du changement, auquel cas nous ne comprendrions pas d'où vient cette transformation. Il faut pour qu'un changement ait lieu quelque chose qui reste le même avant et après le changement, c'est-à-dire qui soit immuable. Rien dans l'Univers n'est immuable, ce n'est donc pas l'Univers qui puisse être source de son changement. Ce que la tradition appelait le premier moteur est reformulé ici comme l'exigence d'un être immuable, créateur et supérieur au monde. Chaque mouvement de l'Univers, chaque surcroît d'être, chaque émergence du vivant ou du pensant devient ainsi le signe d'une causalité qui excède l'Univers lui-même.

Ainsi, notre article, reprenant la démarche et s'inspirant des raisonnements de Tresmontant, soutient une thèse simple dans sa ligne, même si son déploiement est ample : la raison, lorsqu'elle part du réel et non de concepts abstraits, peut légitimement poser la question de l'origine ; cette question ne peut recevoir pour réponse ni le néant, ni l'Univers, ni le hasard, ni les seules lois naturelles ; elle conduit au contraire à reconnaître un être éternel, absolu, intelligent et créateur, principe du monde comme de son évolution. Ce que nous cherchions comme cause première se laisse finalement nommer sans détour : Dieu.

Nous invitons le lecteur désireux d'approfondir ce sujet à partir de l'article complet et mieux détaillé en libre accès aux éditions Locart...